

**Bernard LAHIRE**  
***Pour la sociologie et pour en finir avec une prétendue « culture de l'excuse »***  
**LaDécouverte, Paris, 2016**

Voilà un livre comme je les apprécie. Écrit rapidement sur un coup de colère contre l'ouvrage de Philippe VAL *malaise dans l'inculture*<sup>1</sup>, il affirme des convictions claires et nettes, et ne s'encombre qu'accessoirement de références, ne citant que ce qu'il déteste ou ce qu'il adore.

Que je puisse préférer ce type d'ouvrages davantage peut-être que les thèses laborieuses en mille pages qui me laissent perplexe et incertain des propos de l'auteur que je viens de lire, ne signifie pas pour autant que j'en partage les idées. Le trait simplifié du propos permet au contraire de se situer plus clairement. Et, pour le livre qui est ici l'objet de ce compte-rendu, je suis nettement en désaccord avec notre auteur, même si sa critique, concernant un livre que je n'ai pas lu, semble pertinente.

Bernard LAHIRE, sociologue qui a publié de nombreux ouvrages dont les titres mettent bien en évidence une influence bourdieusienne<sup>2</sup>, s'élève avec colère contre l'idée populiste souvent avancée par les politiques, et reprise dans les médias, que la sociologie servirait d'excuse aux marginaux et délinquants de tout poil que nos sociétés en même temps produisent et condamnent.

Il défend l'idée d'une science sociologique pure, détachée de toute intentionnalité partisane, seulement soucieuse des faits, objectifs, indubitables, démontrés.

C'est pour le moins étonnant qu'un auteur qui souligne l'importance des conditionnements sociaux, le marquage par le milieu des comportements individuels, puisse parler ainsi, comme si les sociologues, faisant exception, étaient eux-mêmes à l'abri de ces appartenances de classe et extérieurs à toute empreinte sociétale !

Ce qui est tout à fait passionnant dans cet écrit, c'est le fait que sans cesse le sociologue frôle une pensée qui pourrait devenir systémique, puis retombe étroitement dans sa spécialisation, oubliant de tirer les conclusions de ce qu'il vient lui-même d'énoncer. Il peut ainsi tout à fait reconnaître la multiplicité des éléments qui influencent un comportement quand il pointe les limites de prévisions qui ne sont « *au mieux (que) des probabilités d'apparition de comportements ou d'évènements* » (p 58) ou qu'il considère le comportement de l'individu comme « *le produit de l'interaction entre des (rapports de) forces internes et externes.../...* » (p 59), ce qu'il souligne à nouveau quand il affirme que « *l'individu est trop multisocialisé et trop multidéterminé pour qu'il puisse être conscient de l'ensemble de ses déterminismes.* » (p. 60). Mais il ne tire de ces constatations rien en ce qui concerne le sociologue qu'il est, et seulement ce qui commence à être une vieille lune, que l'homme n'arrête pas d'être « blessé » par les révélations successives qui lui ont fait perdre sa place centrale : après Copernic, Darwin et Freud, la sociologie à son tour participerait ainsi au grand œuvre faisant tomber l'Homme de son piédestal (p. 7). C'est oublier que ce piédestal a toujours été bien fragile, car, même missionné ou préféré des dieux, l'Homme n'était que leur jouet minuscule. Au centre de la création, il est soumis depuis toujours à des forces qui le dépassent et dont le mystère l'oblige à une totale humilité. Appelé à être Maître du monde peut-être, mais soumis à la colère de/s dieu/x, à l'imprévisible de leurs caprices et volontés... Il y a beaucoup d'orgueil à penser que la perte du géocentrisme et les découvertes du XIX siècle ont mis à bas les prétentions d'une théologie ambiguë. Les idées nouvelles ont simplement pris la place des anciennes, reprenant, semble-t-il, en même temps la position supposée arrogante de supériorité qu'elles dénonçaient.

Mais, tout en affirmant la multiplicité des causes d'un comportement, Bernard LAHIRE semble la victime inconsciente de sa spécialisation, puisqu'il ramène toute explication finalement à son champ particulier, celui dans lequel il a développé ses

connaissances, donc ses certitudes. La mise en évidence d'un certain degré de concordance entre éléments sociaux et comportementaux, à partir d'analyses des populations, semble le fasciner au point qu'il en oublie tous les autres paramètres (psychologiques, génétiques, biologiques, physiques...) qu'il nomme pourtant, mais qui passent rapidement en toile de fond et disparaissent. Convaincu par ses statistiques, oublieux de ceux qui ne correspondent pas à la moyenne, il semble convaincu que ce n'est que l'insuffisance des critères sociologiques étudiés qui empêche une totale compréhension-prévision des comportements.

S'il est indéniable que le sociologue tente, comme il le dit, à l'instar du commissaire Maigret de « *comprendre et ne pas juger* » (p.40), tout comme le psychologue ou le biologiste dans l'exercice de leurs métiers, peut-il pour autant « *se désintéresser des conséquences pratiques* » et croire qu'il ne fait que « *dire ce qui est ; il constate ce que sont les choses, et il s'en tient là.* » (p 35). C'est semble-t-il prendre ses intentions pour la réalité !

D'autant qu'il ne semble pas s'en tenir tout à fait là. Puisqu'il en déduit des affirmations très tranchées qui rejettent comme de purs « *mythes* » les notions de « *self-made man* », de « *don* », de « *méritocratie* » ou de « *génie* » (p. 68/69). La notion de liberté est réduite à n'avoir un sens que comme « *une limitation relative des possibilités d'action* » (p 56). Il caricature l'idée de libre arbitre, en affirmant : « *l'individu isolé, enfermé sur lui-même, libre et **pleinement** conscient de **tout**, qui agit, pense, décide ou choisit en **toute** connaissance de ce qui le détermine à agir, penser, décider ou choisir, est une fiction philosophique ou juridique* » (p 51)<sup>3</sup>. Il est alors facile de donner aux sciences sociales le beau rôle. Mais quel homme, jamais, a prétendu à cette omniscience, cette omniconscience ? Notre sociologue, emporté par sa passion et ses certitudes va plus loin encore, au niveau des conséquences qui lui semblent logiques : « *en définitive, l'objectif et les méthodes des sciences du monde social rendent caduque la notion de liberté, car faire appel à cette notion signifierait seulement : « nous ne parvenons pas à expliquer ce point. » L'invocation de la liberté individuelle ou du libre arbitre est donc une forme subtile de démission scientifique et un appel à arrêter toute enquête.* » (p .63). Il est effectivement bien possible que notre sentiment de liberté ne soit qu'une construction (psycho-socio-biologico-etho...*etco*) qui repose essentiellement sur notre ignorance de l'avenir, et non sur notre ignorance des déterminations passées et actuelles, et donc sur la prise de risque que représente chaque choix, en partie aveugle des conséquences proches et lointaines. La complexité inépuisable du monde est la meilleure protection de notre liberté. Et ainsi, les scientifiques, toujours légitimement à la recherche de nos déterminismes, sont-ils victimes de leur illusion qu'un jour, ils expliqueront tout, ils comprendront tout, et réduiront l'avenir à un programme déjà écrit, rejoignant par là, à leur insu, la notion religieuse de prédestination inéluctable d'un Calvin. Seule l'idée d'un monde complexe, livré à la curiosité des scientifiques, peut préserver à la fois une recherche infinie de la compréhension des paramètres à partir desquels, consciemment et inconsciemment, nous faisons nos choix, ET le sentiment d'une responsabilité, d'un engagement, d'une liberté à assumer et d'un avenir à inventer. Mais, là encore, de mon point de vue, sa sociologie rate le coche quand il affirme « *il semble qu'abandonner toute illusion de subjectivité, d'intériorité ou de singularité non déterminées, de libre arbitre ou de personnalité hors de toute influence du monde social.../... est un précieux progrès dans la connaissance.* » Il affirme cela tout en disant dans la phrase d'après : « *modèles par ce monde que nous contribuons à modeler...* », affirmation systémique s'il ne retombait pas aussitôt dans son réductionnisme : « *... nous ne lui échappons d'aucune façon* » (p. 65). En difficulté pour penser la relation entre déterminisme ET hasard, entre système de contraintes ET émergence nouvelle de phénomènes toujours relativement

autonomisés, il ne peut comprendre que la multiplicité de ces déterminismes circulaires est justement la condition nécessaire pour que la liberté puisse exister. Mais il est vrai qu'il reste attaché à un principe de non contradiction (p. 90), héritée d'une vieille tradition philosophique, socialement transmise depuis l'antiquité.

Au fond, puisque Bernard Lahire est sociologue, on pouvait espérer de sa part autre chose qu'un rejet massif des discours qui dénoncent l'utilisation des études sociologiques, compréhensives et non jugeantes, dans les prétoires et sur les tribunes politiques pour juger et condamner la société et excuser et innocenter ses « victimes ». Je m'attendais à une analyse, compréhensive et non jugeante, de ce phénomène social qu'est l'utilisation des connaissances à d'autres fins. Même s'il souligne à juste titre qu'au tribunal ce qui est jugé c'est un acte, pas des causes, il ne pense pas à constater que les résultats d'études sociologiques sont régulièrement utilisées dans la liste des « circonstances atténuantes » de la responsabilité. Même s'il défend justement que le « *sociologiquement compréhensif* » n'est pas identique au « *moralemment compréhensif* » (p. 42), il pourrait s'intéresser au fait que c'est ainsi que les études sociologiques sont régulièrement instrumentalisées. Il est certes possible aux scientifiques de se désintéresser de l'utilisation de leurs travaux. Mais il semble difficile de ne pas faire de lien entre le travail théorique d'Oppenheimer et la bombe d'Hiroshima. L'homme peut-il vraiment se désintéresser des suites données à ce qu'il fait ? Faute de pouvoir les contrôler, il peut peut-être non seulement les dénoncer, mais s'interroger aussi sur ce qui, dans ses actes, peut si facilement être utilisé à d'autres fins. Une position plus nuancée, plus marquée systémique ai-je envie de dire, aurait mieux souligné le malentendu entre une sociologie qui se veut compréhensive – essentiellement des phénomènes de domination qu'elle décrit et dénonce – et une société qui s'organise nécessairement dans des tensions, des rapports de forces contradictoires aboutissant à des hiérarchies. La recherche d'une société plus juste, qui semble être, quelle que soit l'objectivité revendiquée, une des finalités de toutes ces études, peut-elle reposer sur ce qu'à mon tour je qualifierai d'illusion, une absence totale de ces contradictions et de ces affrontements, de ces phénomènes de hiérarchisation ?

---

<sup>1</sup> Philippe VAL. *Malaise dans l'inculture*. Grasset, Paris, 2015.

<sup>2</sup> Comme, par exemple, *Culture écrite et inégalités scolaires. Sociologie de l'« échec scolaire » à l'école primaire*. PULyon, 1993, *Les manières d'étudier*. La Documentation française, Paris, 1997, ou *Tableaux de familles. Heurs et malheurs scolaires en milieu populaires*. Seuil-Points essais, Paris, 2012.

<sup>3</sup> C'est moi qui souligne en gras la généralisation abusive qui permet ensuite plus facilement la critique